3 1761 04204 2788

Bayard, Jean François Alfred
La Chipie

PQ
2193
B2C5

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lachipiecomdie00baya

LA CHIPIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. BAYARD ET VARNER.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,

LE 30 MAI 1833.

Prix : 1 fr. 50 c.

PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1833

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MADAME JACONAT, tenant un magasin de nouveautés.	Mlle FÉLICIE.
FAJON.	M. SAINVILLE.
DUBAR, employé à la sous-préfecture.	M. LEVASSOR.
FURCY.	M. MOREL.
MADEMOISELLE LAURENCIN.	Mlle ÉLÉONORE.
URSULE, ouvrière chez madame Jaconat.	Mlle AUGUSTINE.
PLUSIEURS DEMOISELLES, aussi ouvrières chez madame Jaconat.	
UN DOMESTIQUE.	

La scène se passe dans une petite ville de province, dans le magasin de madame Jaconat.

PQ
2193
B2C5
LIBRARY
DEC 1 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

S'adresser, pour la musique de cette pièce, au chef d'orchestre du théâtre du Palais-Royal.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA CHIPIE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS.

Le théâtre représente un magasin de nouveautés. — Étalage sur la rue, dans le fond ; sur le côté, escalier tournant.

SCENE PREMIERE.

MADAME JACONAT, URSULE, DEMOISELLES, *travaillant.*

MADAME JACONAT.

Travaillez donc, mesdemoiselles ; ce n'est pas en causant qu'on avance son ouvrage.

URSULE.

Tiens, ça n'empêche pas.

MADAME JACONAT.

Eh bien! mademoiselle Joséphine, avez-vous collé ce carreau ?

JOSÉPHINE.

Voyez, madame.

MADAME JACONAT.

Un carreau de papier dans ma boutique, comme c'est joli !... Désormais, quand on voudra vous parler le soir, mesdemoiselles, vous direz à ces messieurs de ne pas donner de coups de canne dans les devantures.

AIR : *Ces fleurs sont là parfaitement.*

Quand vient l'heure des rendez-vous,
Aux carreaux de notre boutique
Je vois rôder un tas de fous
Dont l'amour bruyamment s'explique.
Loin de blâmer le sentiment,
Je le permets, à bien des titres;
Mais je crois qu'on peut bien, vraiment,
Vous aimer sans casser les vitres.

TOUTES.

Ce n'est pas le mien.

MADAME JACONAT.

Laissez donc... vous êtes toujours à regarder dans la rue...

tenez, encore mademoiselle Ursule... Si je suis parvenue à gagner la confiance de toutes nos dames, depuis la femme du sous-préfet jusqu'à la sœur de monsieur l'adjoint... si j'ai rendu mon magasin le premier, le mieux assorti et le mieux famé de la ville, croyez-vous que ce soit en levant les yeux en l'air, ou bien en faisant la charge des pratiques?

URSULE.

D'abord, il n'y a pas de mal à lever les yeux en l'air quand on les a jolis... et puis il est permis de faire la charge des pratiques quand elles sont aussi laides que les vôtres. Il y en a de si drôles!... la sous-préfète, par exemple, a-t-elle des yeux!... un nez.. et une tournure!...

MADAME JACONAT.

Voulez-vous vous taire?... pour me compromettre!... Je vous défends de parler politique, entendez-vous, mademoiselle?

URSULE.

Tiens... est-ce que le nez de la sous-préfète est aussi dans la politique?

MADAME JACONAT.

Oui, mademoiselle... tout ce qui tient à un corps constitué.. Occupez-vous de votre ouvrage... Le chapeau de mademoiselle Laurencin avance-t-il?

URSULE.

Eh bien! encore... mademoiselle Laurencin?... pour laide, je ne dis pas... mais a-t-elle de l'orgueil... est-elle chipie!

MADAME JACONAT.

C'est une pratique qui paie bien... voilà tout ce que je sais.

URSULE

Bah! une pratique qui fournit tout.

MADAME JACONAT.

Surtout n'oubliez pas qu'elle est très difficile.

URSULE.

Elle aura de l'indulgence pour moi... elle me doit bien ça... une cousine.

TOUTES.

Une cousine!

MADAME JACONAT.

Mademoiselle Ursule, c'est pour la vingtième fois que je vous prie de ne pas appeler mademoiselle Laurencin votre cousine.

URSULE.

Mais, madame..

MADAME JACONAT.

Taisez-vous.

URSULE, *à part.*

Dieu!... est-elle despote!

SCENE II.

LES MÊMES, FAJON.

FAJON, *faisant la petite voix en dehors.*

Peut-on entrer?

MADAME JACONAT.

Qui est là?

FAJON, *de même.*

L'amour.

URSULE *et les* DEMOISELLES.

C'est monsieur Fajon!

FAJON, *entrant.*

Ah! ah! ah! ah! vous m'avez reconnu... charmantes!

MADAME JACONAT.

Toujours des folies, monsieur Fajon.

FAJON.

Oui; c'est gentil, n'est-ce pas? (*à madame Jaconat.*) Bonjour, Junon.

MADAME JACONAT.

Moi, Junon?... Ne plaisantez donc pas ainsi... et laissez-nous travailler: car nous n'avons pas de temps à perdre.

FAJON.

On n'en perd jamais avec moi... au contraire, je sais tout ce qui se passe, tout ce qui se fait, tout ce qui se dit.... et quand on m'a écouté un quart-d'heure, c'est comme si on avait lu deux ou trois journaux, à l'ennui près... Aussi les habitués du café Jolibois m'ont surnommé le Moniteur de l'arrondissement... Au fait, c'est un beau format... ah! ah! ah! ah!

URSULE.

A propos du café Jolibois... la limonadière a-t-elle toujours un amoureux?

FAJON.

Quelle bêtise!... elle en a deux... il y a même des gens qui lui en donnent trois... moi je dis: Donnons-lui-en quatre, et que ça finisse.

MADAME JACONAT.

Que vous êtes malin!

FAJON.

Malin! .. non, ce n'est pas de mon état... Employé des ponts et chaussées, inspecteur du cadastre, envoyé dans votre ville, qui est assez mal bâtie, comme ses habitans...

URSULE.

Comment?...

FAJON.

Je veux parler des hommes, belles dames... Le moyen de

redresser tout cela!... Ma foi!... en attendant que le diable s'en mêle, je jouis gaîment de mes avantages... un traitement assez gentil, une figure heureuse, une oreille fine, et une bonne langue... voilà tout ce qu'il me faut pour m'amuser, et je m'amuse... A propos, mes petits amours, savez-vous où en est la mystification de ce pauvre Dubar?

URSULE.

Non, il n'est pas encore venu.

TOUS, *se rapprochant.*

Non, non... dites-nous-le.

MADAME JACONAT.

Je vous prie de ménager M. Dubar.

FAJON.

Par exemple!... un lourdaud!... un jobard de première classe, crédule comme un écolier, et timide comme une demoiselle... comme une demoiselle timide.

MADAME JACONAT.

AIR *du Pot de fleurs.*

Je ne veux pas que l'on lui fasse injure,
Et qu'on s'amuse à ses dépens:
Il est commis à la sous-préfecture,
Et vient chez moi se fournir de gants blancs.

FAJON.

Ah! maintenant je vous conçois sans peines:
Madame voudrait que céans,
Attendu qu'il prend des gants blancs,
On prît avec lui des mitaines.

Ah! il est gentil celui-là.

MADAME JACONAT.

Vous finirez par faire tort à ma maison.

FAJON.

Mais au contraire, femme rebelle... je lui fais du bien à votre maison... je vous en fais à vous et à ces demoiselles... Si vous saviez ce que je disais hier au soir, chez monsieur le curé, devant deux ou trois dévotes qui se permettaient sur vous des propos.

MADAME JACONAT.

Comment!

FAJON.

Je ne répéterai pas, je ne suis pas mauvaise langue. «Madame Jaconat! me suis-je écrié avec cette chaleur que vous savez et dans cette pose-là, tenez... Madame Jaconat! mais c'est la perle des marchandes! vive, avenante et polie, sa boutique est tout ce qu'il y a de plus frais; ses modes n'ont pas plus de six

mois de date. On rit, on s'amuse chez elle, c'est vrai... sa bonne humeur pare sa marchandise; mais, du reste, il n'y a rien à dire sur son honneur. Dieu! l'honneur de madame Jaconat! c'est comme tout ce qu'elle vend; première qualité et juste prix. »

MADAME JACONAT, *faisant la révérence.*

Monsieur Fajon!...

FAJON.

« Et comme sa maison est tenue! quelles mœurs! Ses demoiselles en ont toutes. »

LES DEMOISELLES, *faisant la révérence.*

Monsieur Fajon!...

FAJON.

Hein! quels éloges! Il y a de quoi faire venir chez vous toute la ville... ne fût-ce que par curiosité.

MADAME JACONAT.

A la bonne heure; mais, du moins, mon cher Fajon, soyez circonspect.

FAJON.

Eh! parbleu! (*bas à Ursule.*) Dites donc, soyez circonspect. Est-elle bégueule? (*haut.*) Au fait, de quoi s'agit-il? De mystifier cet imbécile de Dubar, qui s'avise d'être amoureux, mais amoureux!... à en perdre l'esprit, s'il en avait. Il m'a pris pour son confident, moi, parce que je suis son ami intime, et alors je l'ai mis dedans tout-à-fait. Je lui ai dit que mademoiselle Laurencin, sa passion, le payait d'un tendre retour.

MADAME JACONAT.

Allons, voilà mademoiselle Laurencin là-dedans.

URSULE.

Tiens, quand cela serait vrai qu'il l'épouse, elle pourrait trouver plus mal, ma cousine.

MADAME JACONAT.

Encore, mademoiselle!

URSULE.

Mais, madame, il est singulier que vous ne me permettiez pas d'appeler ma cousine ma cousine : car c'est bien ma cousine, ma propre cousine. Son grand-père était le frère du père de ma mère, ainsi... Seulement le sien s'est enrichi à vendre des aiguilles, et le mien s'est ruiné à faire... rien du tout.

MADAME JACONAT.

Taisez-vous, je vous défends de dire que le grand-père de mademoiselle Laurencin vendait des aiguilles. Si cela venait jusqu'à elle...

FAJON.

C'est vrai, c'est vrai; ça peut la piquer (*riant.*) Ah!... je suis en veine aujourd'hui. (*Toutes les demoiselles rient.*)

MADAME JACONAT.

Silence, mesdemoiselles... Voici quelqu'un.

FAJON.

Qu'est-ce que c'est que cette figure-là ?

SCENE III.

LES MÊMES, M. FURCY.

M. FURCY.

Madame, c'est ici un magasin de nouveautés ?

MADAME JACONAT.

Oui, monsieur; donnez-vous la peine d'entrer, je vous prie. Que veut monsieur ? que demande monsieur ?

FAJON, *à Ursule.*

C'est un profil étranger.

M. FURCY.

Madame, on ne retrouve pas mon sac de nuit, il faut que je l'aie laissé à Paris...

FAJON, *bas à Ursule.*

Il vient de Paris.

M. FURCY.

Ou qu'il se soit perdu sur l'impériale.

FAJON, *de même.*

Il voyage en diligence.

M. FURCY.

Quoi qu'il en soit, je viens remplacer, si c'est possible, quelques objets dont je ne puis me passer.

FAJON, *s'approchant et saluant.*

C'est fort désagréable de perdre ainsi !...

M. FURCY, *lui tournant le dos.*

Par exemple, une couple de jabots et des cravates.

FAJON, *à Ursule.*

Il va faire toilette.

MADAME JACONAT.

Tout de suite, monsieur. Si vous voulez choisir...

M. FURCY.

Que ce soit beau, je m'en rapporte à vous... (*à part.*) Si je cherchais à la faire causer sur ma future ? Plus tard, quand elle sera seule. (*haut.*) Madame, je repasserai dans un instant; qu'on se dépêche, j'entre au café.

MADAME JACONAT.

Ce sera prêt, monsieur.

FAJON.

Monsieur va au café ?... Le meilleur de la ville, c'est le café Jolibois, je vous le recommande.

AIR *des Gascons.*

C'est celui qu'on doit préférer;
Sans cesse
La foule s'y presse.
On est sûr de s'y procurer
Tout ce que l'on peut désirer.

Du café presque toujours chaud,
Liqueurs des îles, faites en France,
Même des glaces; mais il faut
Les commander huit jours d'avance.

ENSEMBLE.

C'est celui qu'on doit préférer, etc., etc.

M. FURCY.

Dans un instant je vais rentrer;
Je vous laisse,
Le temps me presse.
Hâtez-vous donc de préparer
Tout ce qu'il faut me procurer.

(*Il sort.*)

MADAME JACONAT, LES DEMOISELLES.

Ici vous faites bien d'enter;
Sans cesse
Chez nous on se presse.
On est sûr de s'y procurer
Tout ce que l'on peut désirer.

SCENE IV.

FAJON, MADAME JACONAT, URSULE, DEMOISELLES.

FAJON.

Par exemple, il n'aime pas les phrases, ce monsieur.

MADAME JACONAT.

Allons, mademoiselle Fanny, cousez deux jabots, et vous, ourlez cette cravate.

FAJON.

Qu'est-ce que c'est que ça? Dites donc, s'il venait remplacer quelqu'un... Une destitution!... ce serait drôle!

MADAME JACONAT.

Eh bien! cet inconnu ne va-t-il pas aussi passer par vos mains?

FAJON.

Tiens, j'aime les destitutions; avec ça que nous y sommes habitués à présent.. Je ne peux plus m'en passer.

AIR : *Moi je flâne.*

Qu'on déplace,
Qu'on remplace,
Pourvu que je reste en place!
Qu'on déplace,
Qu'on remplace,
Je n'y suis pour rien,
C'est bien.
J'ai vu changer le bedaud,
Les deux adjoints et le maire,
Le principal, le vicaire.
Le percepteur de l'impôt.
Ici l'on ferait à l'aise,
Si l'on voulait bien compter,
Une contredanse à seize,
De ceux que j'ai vu sauter!
Qu'on déplace, etc.

SCENE V.

MADAME JACONAT, FAJON, DUBAR, URSULE, DEMOISELLES.

DUBAR.

Bonjour, madame Jaconat; je viens faire ma provision de gants.

FAJON.

Eh! je ne me trompe pas... c'est monsieur Dubar.

DUBAR.

Monsieur Fajon!

FAJON.

C'est cet excellent monsieur Dubar, mon ami, mon vieil ami.

LES OUVRIÈRES.

Bonjour, monsieur Dubar.

FAJON, *en se tournant.*

Regardez cette figure, et dites-moi s'il y en a beaucoup comme ça.

MADAME JACONAT.

De quelle couleur voulez-vous vos gan onsieur Dubar?

FAJON.

Oh! d'une couleur tendre, madame Jaconat. D'une couleur bien tendre, n'est-ce pas?

DUBAR, *soupirant.*

Oh! oui... très tendre.

FAJON.

Ah! çà, mon cher Dubar, à quand la noce?

DUBAR.

Ne dites donc pas des choses comme ça.

FAJON.

Si fait... hier, mademoiselle Laurencin m'a parlé de vous... mais d'un air si langoureux... et il paraît qu'hier, ici, en croyant vous apercevoir, elle était tout émue.

DUBAR.

Vrai!

FAJON.

N'est-ce pas, mademoiselle Ursule?

URSULE.

Certainement... si bien qu'elle en avait les larmes aux yeux

DUBAR.

Pas possible!

FAJON.

Eh! mais... qu'est-ce que c'est que vous tenez là, dans votre foulard?

DUBAR.

Chut! c'est pour elle.

URSULE.

Oh! le joli bouquet!... voyez donc, mesdemoiselles.

TOUTES.

Les belles roses!

MADAME JACONAT.

Mesdemoiselles!...

DUBAR.

Elle va venir.

FAJON.

Qui donc?

DUBAR.

Elle!... vous ne comprenez pas... mademoiselle Laurencin... Je fais sentinelle à sa porte depuis neuf heures du matin... et j'ai su, par sa gouvernante, qu'elle allait passer chez madame Jaconat.

MADAME JACONAT.

Plaît-il?...

FAJON.

Rien, rien... C'est mademoiselle Laurencin qui va venir ici. (*bas à Ursule.*) Dites donc comme nous allons rire!

MADAME JACONAT.

Et son chapeau, mademoiselle Ursule?

URSULE.

Il avance, madame, il avance... (*regardant Dubar.*) D'ailleurs, ce n'est point pour son chapeau qu'elle vient, n'est-ce pas, monsieur Dubar?

DUBAR.

Chut... taisez-vous donc.

FAJON.

Vous allez le faire rougir, ce bon Dubar, cet aimable Dubar. Eh! mais, je ne me trompe pas... la voici.

DUBAR.

Mademoiselle Laurencin!

FAJON.

Vous allez lui remettre votre bouquet.

MADAME JACONAT.

Monsieur Fajon!

DUBAR.

Oh! non... je n'oserai pas... je suis tout tremblant...

FAJON.

Eh bien! éloignez-vous un peu; et quand il sera temps, vous vous rapprocherez.

DUBAR.

C'est cela.

(*Dubar va se placer sur l'escalier qui est sur le côté de la boutique.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, MADEMOISELLE LAURENCIN.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Hé bien!-madame Jaconat, ma robe et mon chapeau?

MADAME JACONAT.

Mademoiselle, vous aurez tout cela ce soir, comme nous en sommes convenues.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Comment! ce soir!... mais c'est trop tard... il me le faut ce matin, ce matin même.

MADAME JACONAT.

On ne pourrait pas retarder un peu?

MADEMOISELLE LAURENCIN, *bas.*

Y pensez-vous!... une entrevue... un mariage...

MADAME JACONAT.

Quoi! un...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Chut!... pas un mot.

MADAME JACONAT.

Bouche close... Tout sera prêt, mademoiselle.

FAJON, *s'approchant.*

Mademoiselle, voulez-vous recevoir mes hommages?

MADEMOISELLE LAURENCIN, *saluant à peine.*

Ah! monsieur Fajon!... Allons, ces demoiselles font des jabots... est-ce que j'ai besoin de jabots? Qu'on se mette à ma robe, c'est plus pressé... il me la faut dans une heure, je vous en préviens.

MADAME JACONAT.

Vous entendez, mesdemoiselles.

(*Dubar descend de l'escalier, et fait signe à Fajon.*)

FAJON.

Voici des fleurs qui sont charmantes.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *sans l'écouter.*

Et mon chapeau aussi?

URSULE.

Voulez-vous le voir, mademoiselle?

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Non, pas à présent... Je vais à la messe, je suis très pressée. Mais en revenant j'entrerai ici... Tenez, je vous apporte du gros de Naples, pour me faire un nœud rose.

FAJON, *cherchant à lui faire prendre le bouquet.*

Oui, le rose, c'est délicieux... l'odeur de celles-ci...

MADEMOISELLE LAURENCIN, *le repoussant.*

Et surtout que cela soit bien fait, bien soigné... mieux qu'à l'ordinaire.

URSULE.

Qu'elle est aimable!

MADAME JACONAT.

Vous serez contente, je l'espère.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

A la bonne heure... Ah! le second coup!... je n'ai pas un instant à perdre. (*Elle fait un pas pour sortir.*)

DUBAR, *à demi-voix.*

Et le bouquet?

URSULE, *vivement.*

Mademoiselle, vous oubliez quelque chose.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Quoi donc!

FAJON.

Ce bouquet... voici, mademoiselle. (*Il lui met le bouquet dans la main.*)

DUBAR.

Oui.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Mais, monsieur, ces roses ne sont point à moi; et je ne veux point priver madame Jaconat...

MADAME JACONAT.

Ces fleurs ne m'appartiennent pas, mademoiselle.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Ces demoiselles...

URSULE.

Ni à moi.

TOUTES LES DEMOISELLES.

Ni à moi.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *à Fajon.*

C'est donc à vous, monsieur?

(*Dubar descend, et s'approche doucement de Fajon.*)

FAJON.

Non, mademoiselle... et du moment que vous les avez acceptées, elles sont en trop belles mains pour qu'on les reprenne. (*poussant Dubar.*) Allons donc!

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Toujours aimable, monsieur Fajon!

FAJON.

Mais oui, toujours... c'est ma nature... (*poussant Dubar.*) Allons.

DUBAR, *faisant des révérences.*

Certainement elles sont en trop belles mains...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Ah! monsieur Dubar! (*à part.*) je le rencontre dix fois par jour.

DUBAR.

Mademoiselle...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Monsieur... (*se retournant, à Fajon.*) Dieu! qu'il a l'air bête! (*haut.*) Je vous remercie. Madame Jaconat, ne m'oubliez pas... adieu, monsieur Fajon.

DUBAR.

Agréez, mademoiselle, l'assurance des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

(*Elle sort et Dubar la suit en continuant ses révérences.*)

SCENE VII.

FAJON, DUBAR, MADAME JACONAT, URSULE, DEMOISELLES.

URSULE, *bas aux demoiselles qui étouffent de rire.*

Chut! plus bas.

MADAME JACONAT, *à part.*

Pauvre homme !... s'il savait...

DUBAR.

Eh bien !... dites donc...

FAJON.

Eh bien !

DUBAR.

Eh bien !

TOUTES LES DEMOISELLES.

Eh bien !

DUBAR.

Il me semble qu'elle ne m'a rien dit.

FAJON.

Parbleu ! est-ce que vous croyez qu'elle va vous parler, là... en présence de tout le monde ?

DUBAR.

C'est vrai.

FAJON.

C'est comme le bouquet... Vous avez vu, quand elle a compris, comme elle a rougi.

DUBAR.

Vous croyez qu'elle a rougi ?

FAJON.

Elle a rougi, n'est-ce pas, mademoiselle Ursule ?

URSULE.

Oui... jusqu'aux yeux; et puis elle m'a dit un mot tout bas, à moi... elle m'a dit : Dieu ! qu'il est bien ! (*bas aux autres.*) Dieu ! qu'il est bête !

DUBAR.

C'est égal, j'osais espérer qu'elle me parlerait.

FAJON.

Ah ! vous croyez que ça se fait comme ça, vous ?... Vous ne comprenez pas... la modestie, la pudeur... (*aux demoiselles.*) Ditez donc, il croit que les demoiselles vont tout de suite lui dire... Ah ! ah ! ah ! il croit ça. (*Il étouffe de rire.*)

URSULE *et* LES DEMOISELLES *se laissant aller.*

Ah ! il croit que... ah ! ah ! ah !... (*Madame Jaconat rit aussi.*)

DUBAR, *riant plus fort.*

Ah ! ah ! ah !... c'est vrai, moi qui croyais... ah ! ah ! ah !...

FAJON, *à part.*

Gueux de jobard, va !

DUBAR.

Vous dites ?...

FAJON.

Je dis que vous êtes trop timide... que vous ne réussirez pas... Je parie que vous n'oserez jamais vous déclarer.

DUBAR, *avec fatuité.*

Si fait... je suis sûr du succès à présent... je suis aimé!... Je me déclarerai, et j'épouserai... je parie que j'épouse.

FAJON.

Parions... un bon dîner.

DUBAR.

Va pour le bon dîner... vous le paierez.

FAJON.

C'est ce que nous verrons... en attendant, j'invite ces dames pour demain.

DUBAR.

Sitôt?...

FAJON.

Ah! vous avez déjà peur.

TOUTES.

Oui, oui... pour demain.

URSULE.

Au café Jolibois.

MADAME JACONAT, *au milieu du bruit.*

Allons, mesdemoiselles, il faut que cela finisse... Prene votre ouvrage, et montez au magasin.

TOUTES.

Ah! madame!

FAJON.

Ah! ce n'est pas leur faute... c'est Dubar.

TOUTES.

C'est monsieur Dubar.

MADAME JACONAT.

C'est égal... l'ouvrage presse...

DUBAR.

Pardon, madame, de vous avoir dérangée... Je m'en vais à mon bureau; mais je reviendrai chercher mes gants... Elle a dit qu'elle repasserait, et moi aussi... (*à Fajon.*) Vous paierez le dîner.

FAJON.

Je l'espère bien... (*à part.*) Ses appointemens d'un mois y passeront.

ENSEMBLE.

TOUTES.

AIR *de la galopade de la Tentation.*

Vite, montons, mesdemoiselles;
(à Fajon.)
Nous vous quittons, il le faut,

Mais nous attendons des nouvelles ;
Ici revenez bientôt.

TOUS.

A bientôt.

(*Les demoiselles montent l'escalier en reprenant l'air qu'elles viennent de chanter. Dubar sort. Fajon rit.*)

SCENE VIII.

FAJON, MADAME JACONAT.

MADAME JACONAT.

Mais y pensez-vous?... faire revenir cet original!

FAJON.

Il faut qu'il fasse sa déclaration.

MADAME JACONAT.

Non pas ici... D'abord mademoiselle Laurencin ne peut pas faire attention à lui... Il y a trop de raisons pour ça.

FAJON.

Parbleu! je le sais bien... elle lui ordonnera de se retirer... et le mystifié paiera le pari... un grand dîner dont vous serez la reine.

MADAME JACONAT.

Laissez donc... vous m'exposez à perdre mes pratiques.

FAJON.

Au contraire, ça doit achalander votre boutique, ma belle...

MADAME JACONAT.

Pourquoi dérangez-vous mes ouvrières?

FAJON.

Eh! non, je ne les dérange pas... Si je voulais déranger quelqu'un, ce ne serait pas elles. (*Il lui prend la taille.*)

MADAME JACONAT.

Mauvais sujet!

FAJON.

Femme enchanteresse! (*Il l'embrasse.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, M. FURCY.

M. FURCY.

Pardon... je suis de trop.

MADAME JACONAT.

Pas du tout, monsieur.

FAJON.

C'est que je disais quelque chose à madame Jaconat... à l'oreille.

M. FURCY.

Oui... j'ai vu... Madame, mes effets sont-ils prêts?

MADAME JACONAT.

Ils doivent l'être, monsieur... Voulez-vous avoir la bonté de m'attendre quelques minutes?... Je monte au magasin, où mes ouvrières s'occupent de vous.

M. FURCY.

J'attendrai, madame.

MADAME JACONAT, *bas à Fajon.*

Vous voyez quelle imprudence!... Je ne veux plus qu'on m'embrasse dans la boutique.

FAJON.

Voulez-vous que je monte au magasin?...

MADAME JACONAT.

Du tout! du tout!... (*à M. Furcy.*) Je suis à vous, monsieur. (*Elle sort.*)

SCENE X.

FAJON, M. FURCY.

FAJON, *à part.*

Nous voici seuls... il faut absolument que je sache... Ah! un moyen ingénieux d'entamer la conversation. (*haut.*) Monsieur arrive de Paris?

M. FURCY.

Oui, monsieur. (*à part.*) Il a bien envie de causer... tant mieux, profitons-en.

FAJON.

Et monsieur va s'arrêter dans notre ville?... ce n'est pas par curiosité; car il n'y a rien à voir...

AIR *de Marianne.*

Nous avons quinze réverbères,
Qui nous éclairent, si l'on veut;
Deux cloches que l'on n'entend guères;
Une rivière quand il pleut;
Un pont rapide,
Fort peu solide,
Mais en été
Nous passons à côté;
Notre spectacle
Est en débâcle,
L'abbé Châtel
Y plante son hôtel.
Bref, la ville est une ruelle,

Bâtie en dépit du bon sens ;
Je ne vois que ses habitans
Qui soient bâtis comme elle.

M. FURCY.

Monsieur en est?

FAJON, *à part.*

Ceci est bien méchant; il croit peut-être que je ne comprends pas. (*haut.*) Non... mais je puis vous conduire...

M. FURCY.

Merci; ce n'est pas pour voir la ville.

FAJON.

Ah! je comprends... c'est pour affaire... pour affaire administrative peut-être?

M. FURCY.

Je suis rentier, monsieur.

FAJON.

Ah! oui... en ce cas, c'est pour affaire de famille... une succession... un partage... Non? alors, c'est cela, monsieur a commandé un jabot... c'est un baptême!... un baptême dans lequel monsieur a peut-être quelque intérêt... caché...

MONSIEUR FURCY.

Non... je n'en suis pas encore là.

FAJON.

Ah! mon Dieu! monsieur... c'est peut-être un mariage.

M. FURCY.

Eh!...

FAJON, *l'observant.*

C'est un mariage! avec une demoiselle de l'endroit, selon toute apparence, et vous avez raison, le sang est très beau ici... C'est un sérail que notre ville, un véritable sérail... Nous avons une foule de beautés, de bayadères... mais je ne vois pas laquelle vous prendrez.

M. FURCY.

Cherchez un peu, monsieur.

FAJON.

Oh! je ne suis pas curieux; mais si cela peut vous être agréable... Voyons, en demoiselles nubiles, nous avons mademoiselle Laroche... trente-trois ans, et un faux ratelier. Elle est majeure, et laide à faire plaisir.

M. FURCY.

Rapprochez un peu de la minorité.

FAJON.

Ah! les deux demoiselles de Lagarenne, élevées dans le grand genre, beaucoup d'orgueil... noblesse de troisième classe.

M. FURCY.

Passez à la roture.

FAJON.

Mademoiselle Virginie Dutroc, extrêmement riche... la taille épaisse, la peau noire, le nez rouge et le pied... oh! un pied superbe, long comme ça... avec ça, bavarde et médisante. Je n'aime pas ces caractères-là.

M. FURCY, *le regardant.*

Ni moi non plus.

FAJON.

Il y a sa cousine; une jeune veuve, madame Fumery, c'est la plus aimable petite femme... Elle a fait mourir son premier mari de chagrin... le pauvre cher homme!.. vous concevez certains accidens...

M. FURCY.

Merci; ça ne me convient pas.

FAJON.

Alors, il ne faut pas vous marier ici... vrai! la ville est malheureuse pour ça. Je ne sais pas à quoi ça tient... dès qu'on habite l'arrondissement, votre serviteur!... Tenez, par exemple, notre sous-préfet...

AIR *de Mazaniello.*

C'est un important personnage,
Dont la femme a quelques appas;
Ce qu'on est souvent en ménage,
A Paris il ne l'était pas.
Mais il a l'honneur, on l'assure,
Comme presque tous nos maris,
D'être, dans sa sous-préfecture,
Ce qu'il n'était pas à Paris.

Ah! j'oubliais, mademoiselle Turpin, jeune personne charmante, très bien élevée, de l'esprit... et puis une jolie dot.

M. FURCY.

Ah! en voilà une enfin.

FAJON.

Oui; mais elle est borgne... Monsieur n'aime peut-être pas les borgnes?

M. FURCY.

Pas le moins du monde.

FAJON.

Il est vrai que l'œil qui lui reste... Ah! j'y suis...

AIR *de Turenne.*

Attendez, nous avons encore
La muse du département,
Mademoiselle Sainte-Aurore,
Toujours rimant, composant, déclamant;

Votre destin, d'honneur, serait charmant.
Comme entre époux tout se partage,
Selon les goûts et les devoirs divers,
Votre femme ferait des vers,
Et vous, vous feriez le ménage.

M. FURCY.

Allons, je commence à bien augurer de ma future... Vous n'avez pas de mal à en dire.

FAJON.

Attendez donc.

SCENE XI.

LES MÊMES, MADAME JACONAT, URSULE, DEMOISELLES.

MADAME JACONAT.

Descendez, mesdemoiselles, descendez... Au moins je vous aurai sous les yeux. (*à M. Furcy.*) Mille pardons, monsieur... je suis désolée... Les jabots sont prêts, il n'y a plus... qu'à les monter sur des rubans de fil, c'est l'affaire d'un quart-d'heure.

M. FURCY.

Eh bien! madame, un quart-d'heure soit... mais pas une heure de plus.

MADAME JACONAT.

Comment, monsieur, vous auriez assez de bonté, de complaisance...

M. FURCY.

Je ne puis souffrir ceux qui n'en ont pas... Permettez, je vais lire un journal... (*Il va se mettre dans un coin de la boutique au bout du comptoir.*)

FAJON.

Dites donc, mesdemoiselles, l'inconnu est un épouseur.

TOUTES.

Vrai!...

FAJON.

Un épouseur, qui vient épouser...

TOUTES.

Qui donc?

FAJON.

Une inconnue. Mais je vais aux informations... à son auberge... je saurai tout, et je viendrai vous dire...

MADAME JACONAT.

Eh bien ! encore là, monsieur Fajon... Mesdemoiselles... et votre ouvrage ?

TOUTES, *se mettant à leurs places.*

Nous y sommes, madame, nous y sommes.

MADAME JACONAT.

Je vous en prie, monsieur Fajon...

FAJON.

Je sors, madame Jaconat. (*aux demoiselles.*) Adieu, colombes !... (*Il va pour sortir, et revient.*) Monsieur...

M. FURCY.

Monsieur...

FAJON.

J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

MONSIEUR FURCY, *à part.*

Je suis fâché qu'il ne m'ait rien dit de ma future... j'ai été sur le point de lui confier... mais un bavard ! ce n'est pas lui qu'il faudrait consulter... Cependant je voudrais savoir...

SCENE XII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE LAURENCIN.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Eh bien ! madame Jaconat, ce chapeau est-il prêt ?

URSULE.

J'attache le dernier ruban, mademoiselle.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

J'étais bien sûre que j'attendrais encore... et ma robe ?

MADAME JACONAT.

J'achève la pélerine... la voici, mademoiselle.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Oh ! comme c'est gros !

MADAME JACONAT.

C'est de la mousseline que vous aviez choisie vous-même.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Ce n'est pas possible... quelle horreur ! et comme c'est cousu !... des points-arrière qui n'ont pas le sens commun.

MADAME JACONAT.

C'est moi qui les ai faits, mademoiselle, et je vous jure...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Je vous jure, madame, que ma femme de chambre coud mieux que ça.

URSULE, *aux demoiselles.*

Oh ! sa femme de chambre...

MADAME JACONAT.

Comme vous voudrez, mademoiselle... mais madame Fu-

mery la prendrait pour elle... ainsi... vous savez si elle s'y connaît.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

C'est-à-dire que je ne m'y connais pas, moi... c'est très malhonnête ce que vous me dites là, madame Jaconat... mais cela ne m'étonne pas... on n'a jamais été poli chez vous.

MADAME JACONAT.

Mademoiselle...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

C'est bien... voyons le chapeau à présent.

M. FURCY, *à part.*

L'aimable petite femme!

URSULE.

Le voici, mademoiselle.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Ah! c'est vous qui l'avez fait!... Madame Jaconat avait sans doute quelque chose de plus pressé.

MADAME JACONAT.

Votre robe, mademoiselle.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Et c'est mon chapeau, ça?

URSULE.

Oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Laissez donc... c'est une plaisanterie... c'est un vieux chapeau.

MADAME JACONAT.

Comment, mademoiselle... mais vous avez fourni l'étoffe.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

C'est justement pour cela... celle-ci est fanée... Il est vrai que ces demoiselles ont si peu de soin...

URSULE.

Je vous demande pardon... j'y ai mis beaucoup de soin.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Je ne vous adresse pas la parole, mademoiselle.

URSULE.

Mais...

MADAME JACONAT.

Taisez-vous, Ursule.

URSULE.

Tiens! on ne peut pas parler à mademoiselle Laurencin, à présent.

M. FURCY, *à part.*

Hein! mademoiselle Laurencin!

(*Il prend part à tout le reste de la scène.*)

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Mon Dieu! Que tout ce qui se fait chez vous a peu de grace! Mais qu'est-ce qui vient ici? des gens qui n'ont pas de goût... de petites gens?

M. FURCY, *à part.*

Merci!

MADEMOISELLE LAURENCIN, *donnant des coups de poing à son chapeau.*

Et comme c'est évasé!... une passe en l'air!

URSULE.

Mais prenez donc garde, mademoiselle, vous l'abîmez.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Je lui donne de la grace, si c'est possible.... Et comme ce fonds est étriqué! (*otant son chapeau.*)Et dire que c'est là mon étoffe, que tout y est entré! (*remettant le chapeau.*) Il est trop petit.

MADAME JACONAT, *qui tient une petite glace.*

Appuyez un peu à gauche.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Il est trop grand. Ah! que je suis laide comme ça.... Je ressemble à ma tante!

MADAME JACONAT.

AIR : *Ah! si mon mari me voyait.*

On n'a rien de mieux chez Herbaut,
Chez Simon.

MADEMOISELLE LAURENCIN, (*le repoussant*).

Laissez-moi, ma chère!

MADAME JACONAT.

Si vous vous mettez en colère...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Ah! c'est la faute du chapeau :
Voyez donc ce ruban ponceau,
Et cette gaze qui circule...

MADAME JACONAT.

C'est ce qu'on fait de plus nouveau.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Avec ça j'ai l'air ridicule!

URSULE.

Est-ce la faute du chapeau?

MADAME JACONAT.

Ursule....

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Impertinente!... Voilà les demoiselles que vous avez chez vous, madame Jaconat, des bousilleuses!

TOUTES, *se levant.*

Des bousilleuses!...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Des filles sans goût, de mauvais ton, qui gâtent tout ce qu'elles touchent, et qui se font des capotes aux dépens des chapeaux.

URSULE.

Parmi ces filles-là, mademoiselle, il y en a qui vous vâlent bien.... Vous oubliez que je suis votre cousine.

MADAME JACONAT.

Ursule!

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Mademoiselle, je ne vous connais pas.

URSULE.

Et moi je vous connais.

MADAME JACONAT.

Taisez-vous.... Votre chapeau vous va très bien, je vous assure.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Il va très mal. Certainement je ne mettrai pas cette guenille-là. On m'a donné de vieux rubans; on m'a volé mon étoffe.

TOUTES.

Volé!

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Ce n'est pas mon chapeau; je n'en veux pas; gardez-le. (*Elle l'arrache, le jette*). Mais que mettrai-je? Car je n'ai rien, absolument rien, et je tiens à ma toilette aujourd'hui... mais j'y tiens beaucoup. Quand vous resterez là à me regarder..... Dites-moi donc quelque chose; donnez-moi donc des conseils! Ah! j'en deviendrai folle!

MADAME JACONAT.

Si vous voulez monter essayer votre robe?

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Voyons; mais je suis sûre qu'elle est affreuse; on ne vend que de la drogue chez vous.

TOUTES.

Ah! par exemple!...

MADAME JACONAT.

Silence.

MADEMOISELLE LAURENCIN *étouffant de colère.*

Vous les excitez à me manquer de respect; mais vous me paierez cela : je dirai du mal de votre maison; ces dames ne viendront plus chez vous; car on n'y trouve que des fonds de magasin, des vieilleries et des impertinences.

(*Elle monte rapidement l'escalier; madame Jaconat la suit.*)

SCENE XIII.

M. FURCY, URSULE, DEMOISELLES.

TOUTES.

Quelle horreur! quelle insolence!...

URSULE.

Cela ne peut pas se passer ainsi; c'est à moi qu'elle aura affaire.... Conçoit-on madame Jaconat? Se laisser mesquiner comme ça!

TOUTES.

C'est une indignité!

M FURCY.

Permettez, mesdemoiselles.....

URSULE.

Et devant un étranger encore!

M. FURCY.

Mesdemoiselles.....

TOUTES.

Comme c'est humiliant!

M. FURCY.

Mesdemoiselles!...

URSULE.

Monsieur.... Mais je me vengerai.... C'est votre jabot; il est prêt.... La cravate de monsieur.

TOUTES, *se rasseyant.*

Tout de suite.

M. FURCY.

Eh! non, écoutez-moi, de grace.... Cette demoiselle, vous l'avez nommée mademoiselle Laurencin?

URSULE.

Oui, monsieur, une chipie.

M. FURCY.

C'est la fille de monsieur Laurencin, le juge?

URSULE.

Et la petite-fille d'un marchand d'aiguilles. (*se tournant vers l'escalier,*) Oui, oui, il en vendait des aiguilles.

M. FURCY.

Elle n'a pas de sœur?

URSULE.

Non, monsieur, elle est seule et unique, et c'est bien assez; elle n'a qu'une cousine, Ursule Taupin, et c'est moi. (*etournant vers l'escalier.*) Vous avez beau dire, je suis ta cousine.

M. FURCY.

Et dites-moi, est-ce qu'elle pense encore à se marier?

URSULE.

Si elle y pense?... Elle y pensera toute sa vie. Heureusement son père ne trouve personne qui veuille l'en débarrasser: elle lui restera pour la façon.

M. FURCY, *riant.*

Fort bien, c'est ce que je voulais savoir... Ah! mon Dieu! la voiture de Paris ne part-elle pas aujourd'hui?

URSULE.

Oui, monsieur, dans une demi-heure.

M. FURCY, *à part.*

Diable! je n'ai pas de temps à perdre... (*haut,*) Je ne prendrai pas les cravates; mais pour les jabots et les gants, je vous dois.....

URSULE.

Deux jabots à trois francs, deux paires de gants à deux francs cinquante, cela fait onze francs, je crois; car je suis tellement indignée, agitée.... Oui, cela fait onze francs.

M. FURCY.

Tenez, mademoiselle, je suis pressé; faites un paquet de tout cela; mon domestique va venir le prendre... Bien, bien, le surplus est pour ces demoiselles.

TOUTES, *faisant la révérence.*

Monsieur....

M. FURCY.

Adieu, mesdemoiselles, adieu.

(*En sortant, il rencontre et fait pirouetter Fajon.*)

SCENE XIV.

FAJON, URSULE, DEMOISELLES.

FAJON.

Prenez donc garde.... Est-ce qu'on sort comme ça?

URSULE.

Eh! mais, est-il fou ce monsieur-là!

FAJON.

Diable d'homme! Je n'ai rien pu apprendre sur son compte.... Il a un domestique, un petit noireau qui ne parle pas. Mais voilà bien du nouveau.

TOUTES, *venant l'entourer.*

Quoi donc? quoi donc?

FAJON.

Chut! d'abord fermons la porte; je viens d'apercevoir cet imbécile de Dubar qui courait après moi, et il ne faut pas qu'il entende....

URSULE.

Elisa, mets le verrou. (*à Fajon.*) Voyons, dites, je vous en prie, quelle nouvelle?

TOUTES.

Vite, vite, qu'est-ce que c'est?

FAJON.

Le bruit d'un mariage vient de se répandre avec une rapidité!..

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Le notaire, homme discret,
L'a dit tout bas à sa femme;
Mais au maître-clerc madame
A confié le secret;
Il l'a dit à l'épicière
Qui l'a dit au fils du maire,
De qui la limonadière
Le tient.... Je l'ai su par-là.
Moi je l'apporte aux lingères,
Bien sûr que par vous, mes chères,
Tout le monde le saura.

TOUTES.

Un mariage!

URSULE.

Qui donc se marie?

FAJON.

Je vous le donne en cent, en mille.

DUBAR *appelant et frappant en dehors.*

Mesdemoiselles! Fajon!...

FAJON.

C'est Dubar.... ne faites pas attention. Apprenez donc que la beauté qu'on marie, c'est la douce, l'aimable, la superbe mademoiselle Laurencin.

TOUTES.

Avec qui?

DUBAR, *appelant.*

Fajon!

FAJON.

On ne dit pas.... mais on la marie. Est-ce sérieux? n'est-ce qu'une plaisanterie? Elle a déjà manqué tant de mariages qu'on n'y croit plus; et moi-même, ce matin, avec cet étranger...

TOUTES.

Cet étranger?...

URSULE.

Oh! dites donc, mesdemoiselles, si c'était lui?

FAJON.

Ça se pourrait bien.... et moi qui n'y ai pas pensé. Quels bons renseignemens je lui aurais donnés!

(*On entend le bruit d'un papier qui crève.*)

TOUTES.

Ah! mon Dieu!

(*Dubar passe sa tête par le carreau de papier.*)

DUBAR.

Dam! vous n'ouvrez pas.

FAJON.

Bien comme ça!... Il a l'air d'être encadré.

DUBAR.

Dites donc, elle est revenue. Puis-je entrer?

FAJON.

Non, pas à présent; il faut que je vous parle; je suis à vous (*à part aux demoiselles.*) Dites donc! comme elle va le recevoir! Quelle mystification!

DUBAR.

Qu'est-ce que vous dites là?

FAJON.

Je dis que je perdrai mon pari; que vous allez vous déclarer.

DUBAR.

Cer tin ment

FAJON.

Et que je paierai ce fameux dîner... (*à part aux demoiselles.*) Je vais le commander.... deux services, quatre entrées et du champagne.

TOUTES.

Oui, oui, du champagne.

FAJON.

Le mystifié paiera la carte.

(*On entend madame Jaconat.*)

URSULE.

Ah! madame!...

FAJON.

Eh! vite, emportez votre tête.... Je vous rejoins.

DUBAR, *se retirant.*

Je vous attends.

MADEMOISELLE LAUBENCIN, *sur l'escalier.*

Non, madame Jaconat.

DUBAR, *repassant la tête.*

Ah! dites donc....

FAJON, *le chassant d'un coup de chapeau.*

Chut! (*Dubar disparaît.*)

SCENE XV.

LES MÊMES, MADEMOISELLE LAURENCIN, MADAME JACONAT.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *descendant l'escalier.*

Non, la robe est comme le reste, sans goût et sans grace.

MADAME JACONAT, *la suivant.*

Je vous assure que vous ne l'aurez pas portée deux fois.....

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Je ne la porterai qu'une fois, pour l'entrevue, voilà tout.

URSULE, *à Fajon.*

L'entrevue!

FAJON, *aux demoiselles.*

L'entrevue! (*se retournant du côté de mademoiselle Laurencin.*) Permettez, mademoiselle, que je sois le premier à vous offrir mes félicitations.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *minaudant.*

Sur quoi, monsieur Fajon?

FAJON.

Mais le bruit se répand, mademoiselle, qu'un heureux mariage.....

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Quoi! vous savez?....

MADAME JACONAT, *vivement.*

Mademoiselle, ce n'est pas moi qui ai parlé.

FAJON.

C'est le bruit de toute la ville.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Vraiment! Mon Dieu! que le monde est indiscret! Depuis ce matin on ne me parle pas d'autre chose; cela m'embarrasse! cela me fait rougir.....

FAJON.

Dame! quand on n'y est pas habitué! Et c'est un mariage très brillant, mademoiselle, qui se fera bientôt?

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Incessamment.

TOUTES LES DEMOISELLES.

Nous en sommes enchantées.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *avec dédain.*

Merci, merci, petites!

URSULE.

Tiens! je serai de la noce; une cousine!

FAJON.

Quant au futur, il est fort bien; je crois le connaître; c'est

un fort bel homme qui vous aime éperdument. (*à part.*) On ne risque rien ; même quand ça n'est pas vrai, ça flatte toujours.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Mais comment savez-vous?..

SCENE XVI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

C'est ici que demeure madame Jaconat?

MADAME JACONAT.

Oui, mon ami ; que voulez-vous?

FAJON, *bas à Ursule.*

Ah ! c'est le domestique de l'inconnu !

LE DOMESTIQUE.

Madame, je viens chercher le petit paquet que mon maître a payé.

FAJON.

Votre maître?... qui donc?

LE DOMESTIQUE.

Eh bien ! mon maître qui sort d'ici.

URSULE, *lui remettant le paquet.*

Oui... je sais... voilà.

FAJON.

Il paraît qu'il veut garder le plus strict incognito.

LE DOMESTIQUE.

Il paraît... (*élevant la voix.*) Madame Jaconat, pourriez-vous me dire où demeure mam'selle... Attendez donc... (*regardant une lettre qu'il tient.*) mam'selle Laurencin?

FAJON.

Mademoiselle Laurencin? la voici.

LE DOMESTIQUE.

Bah!

MADEMOISELLE LAURENCIN.

C'est moi.

LE DOMESTIQUE.

En ce cas, mam'selle, mon maître m'avait chargé d'une lettre pour vous, ça m'épargne la peine d'aller plus loin.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Votre maître... qui donc?

FAJON, *avec curiosité.*

Ah! voilà...

LE DOMESTIQUE, *s'approchant et parlant bas.*

Mon maître... M. de Furcy.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Ah ! (*Elle lui donne une pièce d'argent.*)

FAJON, *aux demoiselles.*

Je n'ai rien entendu... Elle lui donne une pièce de cinq francs! Peste! quelle générosité! Au fait, elle a raison; un mari, dites donc... Il était temps... c'est le dixième.

LE DOMESTIQUE.

Vous êtes trop bonne, mam'selle; ça ne valait pas la peine... Madame, je vous salue. (*Il sort.*)

URSULE, *aux autres.*

Oh! c'est lui! c'est lui!

SCENE XVII.

LES MÊMES, *excepté le domestique.*

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Permettez... je suis impatiente... C'est singulier comme ma main tremble!

FAJON.

C'est de lui, sans doute?

MADEMOISELLE LAURENCIN, *en minaudant.*

Mais vous êtes bien indiscret.

MADAME JACONAT, *pendant qu'elle ouvre la lettre.*

J'espère, mademoiselle, que vous ne m'oublierez pas. Les toilettes de mariée, c'est ce que j'entends le mieux... Robes très avantageuses....

URSULE, *bas aux autres.*

Après l'avanie de tantôt, fait-elle des bassesses, la patronne!

MADEMOISELLE LAURENCIN, *après l'avoir parcourue.*

Ciel!

MADAME JACONAT.

Mon Dieu! mademoiselle, qu'avez-vous? Comme vous êtes pâle!

FAJON.

On dirait que vous allez vous trouver mal.

UNE DEMOISELLE.

Voilà une chaise.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Non, en effet, je ne me sens pas bien; j'éprouve une émotion... (*à part.*) Quelle indignité!

FAJON, *bas, riant.*

Je parierais qu'il refuse. Et les cinq francs, pour un congé! (*à mademoiselle Laurencin.*) Il paraît que ce monsieur a un style d'un grand effet.

TOUTES LES DEMOISELLES.

Ce doit être charmant.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Mon Dieu! madame Jaconat, on étouffe chez vous.

FAJON, *riant.*

Ouvrez la porte.

TOUTES LES DEMOISELLES.

Tout de suite.

MADAME JACONAT.

Vous trouvez-vous mieux?

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Au contraire... il y a trop de monde ici... je n'en puis plus.

MADAME JACONAT.

Mesdemoiselles, montez au magasin.

TOUTES LES DEMOISELLES.

Tiens, pourquoi ça?

URSULE, *à Fajon.*

Que c'est ennuyeux! nous ne saurons rien.

FAJON, *bas.*

Oh! quelle idée!... Pendant que la voilà bien en colère, si je lui envoyais Dubar... hem! ce serait drôle!

TOUTES.

Oui, oui...

MADEMOISELLE LAURENCIN, *bas.*

Renvoyez-les donc!

MADAME JACONAT.

Eh bien! mesdemoiselles?

TOUTES.

Nous montons, nous montons.

(*Elles montent lentement l'escalier.*)

FAJON.

Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous réitérer mes félicitations, et je vais partout confirmer la nouvelle de votre heureux mariage. (*en sortant, à Ursule qui monte l'escalier.*) Je suis sûr qu'il est manqué. Encore un. (*Il sort.*)

URSULE.

Ah! que je suis contente! (*Elle monte.*)

SCENE XVIII.

MADEMOISELLE LAURENCIN, MADAME JACONAT.

MADAME JACONAT.

Eh bien! mademoiselle, eh bien! qu'est-ce que c'est donc que cela? des spasmes... Oui, quand on se marie... l'émotion... on a les nerfs un peu malades. J'ai passé par-là.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Ah! que je souffre! le cœur, la tête surtout. Laissez-moi.

MADAME JACONAT.

Il faut prendre quelque chose... un peu d'eau, de sucre et de fleur d'orange. Je vais aller préparer moi-même.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Oui, je vous en prie.

MADAME JACONAT.

J'y vais. (*à part.*) Pauvre fille! je suis sûre qu'il n'en veut plus. (*Elle sort.*)

DUBAR, *qui a repassé sa tête par le carreau.*

Madame Jaconat, peut-on entrer?

SCENE XIX.

MADEMOISELLE LAURENCIN, DUBAR.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *seule d'abord.*

(*Elle regarde si tout le monde est sorti, et se lève en colère.*)

Encore un!... Je les manquerai tous, je ne me marierai pas. Ah! j'avais besoin d'être seule... Mais conçoit-on?... m'écrire une lettre pareille! (*lisant.*) «Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu « a suffi pour me prouver que nous ne pourrions pas nous con- « venir...» Mais il était donc là!

DUBAR, *à la porte qu'il a ouverte.*

Elle est seule... Fajon me l'a bien dit.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *sans le voir.*

L'ingrat! moi qui l'aimais de confiance!... c'est le dixième que j'aime comme ça inutilement et sans résultat. C'était un mariage sûr... il devait se faire avant qu'on eût le temps de se connaître... Toute la ville sait mon secret... et le pire, c'est qu'on ne connaît pas le prétendu . qu'on ne sait pas que j'avais affaire à un homme bizarre, extravagant.

DUBAR, *entrant.*

Je crois qu'elle pense à moi... le moment est favorable.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *à part.*

Déjà ces demoiselles m'ont appelée madame avec une affectation... et ce Fajon qui dit tout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas! c'est affreux! c'est à n'y pas tenir... je suis d'une colère... (*Elle se promène avec agitation dans toute la longueur du théâtre. Dubar la suit.*)

DUBAR.

Allons, du courage!

MADEMOISELLE LAURENCIN.

J'éprouve un tremblement...

DUBAR, *de même.*

Je sens un battement de cœur.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *de même.*

C'est le dépit.

DUBAR, *de même.*

C'est la timidité.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *de même.*

Si je le tenais, je crois que... (*Elle se retourne et aperçoit Dubar.*) Ah!...

DUBAR, *à part.*

Elle est émue.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *à part.*

Il est donc dit que je rencontrerai toujours cet imbécile.

DUBAR, *faisant quelques pas.*

Mademoiselle...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Quoi?

DUBAR.

Je voulais vous dire...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Je n'ai pas le temps.

DUBAR.

Si je vous dérange, je vais m'en aller.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Faites comme vous voudrez.

DUBAR.

C'est que j'aimerais mieux rester.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Alors restez.

DUBAR.

Manière indirecte de me retenir. (*haut.*) Ah! mademoiselle, pardonnez-moi, je suis si tremblant... c'est bien naturel... quand je me trouve pour la première fois face à face avec la personne... une personne charmante, qui doit décider de mon avenir...

MADEMOISELLE LAURENCIN, *revenant.*

Comment, monsieur?...

DUBAR.

Non, mademoiselle, non... je le sais, je suis un audacieux, d'espérer que vous approuviez mon amour.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Votre amour...

DUBAR.

Ah! mon Dieu! j'ai dit : mon amour!

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DUBAR.

Pardon, mademoiselle.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Oui, oui, je vous pardonne...

DUBAR, *à part.*

Tiens! il paraît que ça passe...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Achevez.

DUBAR, *se rassurant.*

Je n'aurais jamais osé, mademoiselle... si l'on ne m'avait assuré que vous aviez eu la bonté de faire attention à moi.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

A vous !... (*à part.*) par exemple si j'y pensais.

DUBAR.

Mademoiselle... vous avez daigné parler de moi, je le sais... aussi vous n'avez pas affaire à un ingrat.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Vous m'aimez ?

DUBAR.

Il y a six semaines que je n'en dors, ni jour, ni nuit. Ah ! quelles nuits !... Vous avez dû voir comme je suis assidu partout où vous allez. Ce matin encore, ici... ces roses. .

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Comment, ce bouquet...

DUBAR.

C'est le dixième que je fais à votre intention. J'ai quelques fleurs que je cultive moi-même dans un petit parterre où je passe des journées entières à rêver à vous... les dimanches et fêtes, quand je n'ai pas de bureau.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *à part.*

Enfin en voilà un qui m'aime. . c'est le premier ; et aujourd'hui encore !... ce n'est pas malheureux.

DUBAR.

Vous dites, mademoiselle...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Mais je dis, monsieur, que votre amour me flatte infiniment... (*à part.*) Il a l'air un peu simple, il n'y a pas de mal.

DUBAR.

Mais par la ville, ce n'est plus un secret que cet amour-là... On en parle de tous les côtés... on va même jusqu'à vous marier avec moi.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Avec vous ?

DUBAR, *riant.*

Oui, mademoiselle, tout le monde riait aujourd'hui en me regardant... et Fajon est venu me dire que notre mariage était un bruit général.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Notre mariage !.. Ah ! l'on croyait...

DUBAR, *riant.*

Et moi, mademoiselle, j'ai dit aux rieurs, en riant aussi... (*Il rit.*) Mademoiselle...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Vous avez dit?...

DUBAR, *légèrement.*

J'ai dit que c'était vrai, que je vous adorais, que vous m'adoriez, que nous nous épousions.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Comment, monsieur, vous vous êtes permis?...

DUBAR, *reprenant son air contraint.*

Dame! mademoiselle, voulez-vous qu'on rie à mes dépens, aux vôtres!

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Oh! non; j'aimerais mieux... mais encore faut-il savoir si les convenances s'y trouvent, si la fortune...

DUBAR.

J'en ai une petite, mademoiselle, qui suffira à notre bonheur. Et puis je suis propriétaire; j'ai une place.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

A la bonne heure. Mais savez-vous si mon cœur consent?...

DUBAR.

Je vous le demande, mademoiselle, accordez-moi votre main, je vous la demande à genoux!...

MADEMOISELLE LAURENCIN, *avec effroi.*

Y pensez-vous?

DUBAR.

J'y suis.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *minaudant.*

Vous m'aimerez donc?

DUBAR.

Hélas! ce sera la première fois, mademoiselle... mon cœur est tout neuf... j'ai l'air froid comme ça. Mais soyez tranquille, je sens que j'aimerai beaucoup. Accordez-moi....

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Quoi! sitôt. (*apercevant madame Jaconat.*) Ah! (*Elle pousse Dubar qui tombe.*)

SCENE XX.

LES MÊMES, MADAME JACONAT, URSULE, LES DEMOISELLES.

MADAME JACONAT, *un verre et une petite cuillère à la main.*

AIR *de Léonide.*

Me voilà,
Me voilà,

(*Elle aperçoit Dubar que Mlle Laurencin cachait et s'écrie :*)

Ah! mon Dieu, que vois-je?

(*Reprise de l'air.*)

Ma belle
Demoiselle!

Me voilà,
Me voilà,
Vite, prenez cela.

ENSEMBLE.

MADAME JACONAT ET LES DEMOISELLES.

C'est charmant!
Ah! vraiment
La rubrique
Est unique!
M'éloigner poliment,
Pour admettre, un amant!

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Ah! vraiment,
Quel moment!
Et dans une boutique!
C'est assez imprudent;
N'importe, il est charmant!

SCENE XXI.

MADEMOISELLE LAURENCIN, DUBAR, FAJON, MADAME JACONAT, URSULE, DEMOISELLES.

FAJON.

Ah! madame! mesdemoiselles, si vous saviez... quelle nouvelle!... comme nous allons rire... (*apercevant mademoiselle Laurencin.*) Mademoiselle, pardon, je ne vous voyais pas, je ne me serais pas permis de rire... car enfin il n'y a pas de quoi.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Qu'est-ce donc, monsieur?

FAJON.

Eh bien!... ce que je viens d'apprendre... L'inconnu de Paris, M. de Furcy, car je sais son nom... sur la feuille de la diligence... (*aux demoiselles.*) Il s'appelle monsieur de Furcy... (*à mademoiselle Laurencin.*) Vous savez... il vient de partir, il retourne à Paris.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Qu'est-ce que cela me fait à moi, monsieur? Que m'importe qu'il parte ou qu'il reste? Un étranger que je ne connais pas, qui venait ici pour des affaires de famille, voilà tout.

FAJON.

Ah! c'est différent. On disait que c'était un mariage manqué... et comme c'est le dixième... il paraît qu'il refuse.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Voilà ce qui vous trompe, monsieur, (*regardant Fajon.*) et tous les mauvais plaisans... J'ai manqué des mariages parce que je l'ai voulu... Je ne trouvais pas dans ceux qui se présentaient la fortune et les qualités que je désirais dans mon mari... J'attendais un parti plus convenable... (*tendant la main à Dubar.*) que j'ai enfin trouvé.

DUBAR.

Ah! mademoiselle!... un éblouissement...

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Vous le voyez, monsieur, c'était un secret bien gardé... et maintenant vous pouvez aller le répandre partout.

DUBAR.

Oui, mademoiselle, oui, vous ne me trompiez pas... j'étais aimé... je suis heureux. (*à Fajon.*) Et c'est vous qui paierez le dîner en question.

FAJON.

Certainement... parbleu! je paierai... (*à part*) Ah! çà, c'est moi qui suis le mystifié à présent.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

Je vous salue, madame... adieu, mesdemoiselles... (*à Dubar.*) Mon ami, donnez-moi votre bras.

DUBAR.

Mademoiselle... (*à part.*) Enfin j'en ai une.

MADEMOISELLE LAURENCIN, *à part.*

Enfin, j'en tiens un.

FAJON, *à madame Jaconat, à Ursule et aux demoiselles.*

Alors, il est encore plus jobard que je ne croyais.

ENSEMBLE.

DUBAR.

AIR *du chœur du Cadet de famille.*

Un doux bonheur va couronner ma flamme,
L'amour ici l'avait conduite exprès.
J'aurai le droit de l'appeler ma femme!
Cela vaut mieux un peu tard que jamais.

MADEMOISELLE LAURENCIN.

J'ai donc promis de couronner sa flamme;
De cet hymen le hasard fit les frais;
Mais c'est égal, on me dira: madame!
Cela vaut mieux un peu tard que jamais.

TOUS.

Un doux bonheur va couronner leur flamme,
De cet hymen le hasard fit les frais;
Mais c'est égal, on lui dira: madame!
Cela vaut mieux un peu tard que jamais!

FAJON, *au public.*

AIR : *J'en guette un petit de mon age.*

Faute de mieux ensemble ils se marient...
La pauvre fille! il était temps!
Et voilà qu'ils me mystifient,
Moi qui jurais de rire à leurs dépens.
Mais lorsqu'ils seront en ménage,
Je prendrai ma revanche au moins.
N'allez donc pas, vous, messieurs les témoins,
Faire manquer leur mariage.

Reprise de l'ensemble.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2193
B2C5

Bayard, Jean François Al
La Chipie